

Fernand Léger (1881-1955)

“Le beau est partout” – Metz jeudi 21 septembre 2017

Qui était Fernand Léger ? Un jeune normand d'Argentan qui ne peindra pas très tôt : renvoyé de son collège il dut travailler d'abord chez un architecte puis comme retoucheur de tirages chez un photographe, ce qui lui donnera le goût du dessin préparatoire et du trait précis. En 1900 il vient à Paris. Refusé à l'école des Beaux-Arts il s'inscrit à celle des Arts Décoratifs tout en fréquentant, en auditeur libre, l'atelier de Gerôme. D'abord influencé par le néo-impressionnisme il s'en détache après un séjour en Corse où il découvre la lumière méditerranéenne et les contrastes tranchants, ce qui lui fera comprendre Cézanne.

*Première toile découverte, une petite pièce de 1908. *La Couseuse* (sans doute sa mère) : prédominance du dessin, teintes en camaïeu et surtout simplification géométrique de la figure humaine. En 1908 il s'installe à la Ruche et y côtoie Apollinaire, Cendrars, Modigliani, Delaunay. En 1911, quand se crée le Salon des Indépendants, Léger s'y montre.

*Deuxième toile, *La Noce* (1910-1911), grande pièce de H/T 257x206 qui présente une étonnante noce villageoise aux multiples personnages imbriqués – on y distingue même un ouvrier en bleu. Particularité : les formes blanches vaporeuses aux teintes nacrées qui cernent les visages. Cette toile déroute, sa lecture est très difficile. L'écrivain André Salmon, passionné d'art moderne, commentera “ Léger doit chercher encore. Il y a trop de confusion dans son tableau encore mal équilibré“. La toile est pourtant achetée par le galeriste Daniel Kahnweiler et Léger signera avec lui (1913) un contrat d'exclusivité. Ce contrat signé, Léger se lance dans une série de *Contrastes de formes* qui se jouent des lignes, des reliefs, des surfaces et des couleurs.

La guerre de 1914 sonne l'arrêt de la peinture. Mobilisé comme sapeur puis comme brancardier, Léger connaîtra les tranchées de l'Argonne puis celles de Verdun. Gazé en 1917 et hospitalisé il se remet à peindre. Déjà durant une permission en 1916 il avait réalisé :

**Le soldat à la pipe*, un automate grisâtre dont la tempe est éclairée par une inquiétante lueur rouge, évocation des blessés que transportait le brancardier Léger ? et durant sa convalescence, en novembre 1917

**La partie de cartes*, dans une cagna des êtres mécaniques réunis autour d'une table ravinée comme un champ de bataille “tapent le carton“.

Et dans une vitrine nous pourrions voir quelques dessins de Verdun.

Rendu à la vie civile, Léger se remet à peindre pour son nouveau galeriste Leonce Rosenberg (Kahnweiler, allemand, ayant quitté la France). Il a été marqué et même fasciné par les armes modernes “Je soutiens qu'une mitrailleuse ou la culasse d'un 75 sont plus sujets à peinture que quatre pommes sur une table“ et ses personnages étalent avec insistance des aspects mécaniques.

**Le mécanicien* (1918) est un corps nu, vu de profil mais son torse et ses bras sont un assemblage de tubes de la couleur de l'acier.

De la même inspiration mais avec adjonction de lettres, marque de l'intérêt que Léger portait au graphisme :

**Le typographe* (1919) silhouette de dos, coiffée d'une casquette, devant un chevalet où s'étalent des lettres pour créer une belle affiche.

Même jeu de lettres dans une toile dédiée au peintre Blaise Cendrars où se lisent ABC.

Mais il est des arts qui fascinent Léger. D'abord le cirque. Avec ses amis poètes Apollinaire, Cendrars, Max Jacob il assiste souvent aux séances du cirque Medrano. Il peint les chiens savants, les clowns, les acrobates et même une écuyère sur son cheval caparaçonné. Dans *Le Cirque* (1918) il va même jusqu'à inscrire le nom de la troupe et l'heure du spectacle !

Autre fascination : le cinéma. Il a découvert Charlie Chaplin qu'il considère comme le héros de la vie moderne, un corps humain fonctionnant comme une machine "le personnage le plus cubiste qui soit".

Nous nous arrêtons devant une petite vidéo sur l'acteur.

Longtemps Léger privilégie le cinéma : un projet d'affiche pour *La Roue* d'Abel Gance (1922), des décors pour *L'inhumaine* de Marcel Lherbier (1923) et même en 1924 il réalisera un film expérimental en forme de kaléidoscope *Le ballet mécanique*.

Le retour à la peinture se fait autour des objets. Les nouvelles compositions étalent des chapeaux-panamas, le chapeau de Charlot, une bouteille ou un siphon, tout de même quelques portraits : le profil de la célèbre *Kiki de Montparnasse* (1927).

Mais le peintre veut faire connaître ses idées esthétiques et sociales et cela par des causeries et des articles de revues.

Des textes nous sont présentés dans des vitrines.

Bientôt pourtant Léger choisit d'exploiter de nouveaux thèmes. Abandonnant la représentation des objets de la civilisation industrielle, il s'intéresse à des articles usagés : vieille paire de gants, boucle de ceinturon mais aussi nombre d'éléments naturels.

*Dessins de *Troncs d'arbres* (1931) mais aussi *Quartier de mouton* ou *Morceau de roche*.

Mais arrive 1936 et le Front Populaire, le temps des loisirs populaires. Et Fernand Léger de rêver que le temps libéré permette de réconcilier l'art et le peuple. En même temps, entre 1931 et 1939, il fera de nombreux séjours à New-York. Il y découvre les spots de Broadway, les effets de balayage des projecteurs publicitaires – qu'il appelle "le plus colossal spectacle du monde". Dès lors ces lumières se retrouveront dans sa peinture.

Cependant l'exil américain (1940-1945) tempérera quelque peu son enthousiasme. Il sera frappé toutefois par deux spectacles : celui de centaines de baigneurs qui nagent, plongent dans les piscines newyorkaises

* *Les grands plongeurs noirs* (1944) avec ses personnages qui semblent des mannequins entremêlant leur masse colorée

et celui du mauvais goût américain "avec les filles en short, habillées comme des acrobates" à l'origine d'une grande série sur les cyclistes qu'il enrichira à son retour en France en particulier par :

* *Les loisirs- hommage à Louis David* (1948-1949), vaste toile où la position de la cycliste, étendue au premier plan, fait écho à celle du "Marat assassiné" de David.

Avant de quitter les Etats-Unis Léger envoie son adhésion au parti communiste.

Mais il me faut, un temps, cesser de lier vie et œuvre car l'exposition nous amène à une section "Murs et architecture" où se découvrent

**La lecture* (1924). Deux personnages se détachant sur un fond abstrait – fait de rectangles et de moulures – deux figures monumentales jumelles qui regardent non leurs livres mais le spectateur.

Et la reproduction en format réduit d'une œuvre que nous avons pu détailler lors de notre périple dans le Doubs

*Les vitraux de l'église du Sacré-Cœur d'Audincourt illustrant les Instruments de la Passion.

Mais le rythme de la visite s'accélère, nous passons devant une étonnante *Fleur-sculpture*, découvrons une série de photos des différents ateliers ouverts successivement par Léger avant de nous intéresser aux dernières années du peintre. Son adhésion au parti communiste et sa présence à des congrès aux côtés d'intellectuels du PCF donnent l'image d'un peintre ouvrier, surtout après l'offre à la C.G.T. d'une très grande toile :

**Les Constructeurs* (1950). Des ouvriers suspendus à leurs échafaudages sur fond de ciel bleu parsemé de petits nuages. Mais, à bien regarder de près, les poutrelles dressées à l'infini ne rejoignent aucun point de fuite, elles ne servent qu'à quadriller le ciel et la souche de bois aux pieds des ouvriers du premier plan fait écho aux *Troncs d'arbres* de 1931.

En réalité, dans les années cinquante, Léger rêve d'une Arcadie des travailleurs : il revient aux images de cyclistes, crée une série de *Partie de Campagne* et retrouve la magie du cirque qui enchantait son enfance avec *La Grande Parade* (1954). Finalement Léger rejoint les peintres de sa génération, Matisse, Bonnard, Picasso dans la vision d'un inaccessible âge d'or.

J'ai essayé d'enrichir la description des œuvres que nous avons admirées en l'intégrant à la vie même du peintre et c'est à lui que je laisserai la conclusion " J'ai horreur de la peinture discrète" et "la couleur est une nécessité vitale. C'est une matière indispensable à la vie (...). On ne peut concevoir l'existence des hommes sans ambiance colorée".

Liliane PAGES